

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère Année, No. 51.—Samedi, 25 avril 1885.
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50.—Un an : \$3.00.



SA GRANDEUR MGR. TACHÉ, ARCHEVÊQUE DE ST-BONIFACE, (MANITOBA)



CANADA.—L'INSURRECTION DU NORD-OUEST.—MÉTIS SUR LE QUI-VIVE. POLICE MONTÉE.

Carte ancienne du théâtre de la Guerre au Nord-Ouest.
1885
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 25 avril, 1885

SOMMAIRE

EXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Le testament d'un vieux garçon, par Stanislas Côté.—Causerie, par Bertram.—Ressemblez et ne ressemblez pas.—La porteuse de Pain (*suite*).—Poésie : Devant la mer, par Armand Sylvestre.—La retraite de l'armée anglaise.—Ceux qui nous détestent.—Primes du mois de mars : liste des gagnants.—Récréations de la famille : Métagramme, problème, énigme, et rébus.—Choses et autres.—Primes mensuelles du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Sa Grandeur Mgr Taché, évêque de St-Boniface (Manitoba).—L'insurrection du Nord-Ouest : Métis sur le qui-vive.—La police montée.—La guerre du Sud : La retraite de l'armée anglaise.—Gravure du feuilleton.—Rébus.

ENTRE-NOUS

L ne se passe guère de semaine où un rédacteur de journal ne reçoive la visite d'un *quidam*, avec lequel la conversation suivante s'engage :

—Monsieur, dit l'étranger, je suis un de vos abonnés depuis longtemps et je veux que vous fassiez une rétraction.

—Rétraction, sans doute ?

—Oui, c'est ce que je dis, une rétraction.

—Avons-nous publié, à notre insu, une fausse nouvelle ? Dites-moi la chose.

—Voici, vous dites dans votre numéro d'hier que Antoine Mollet a été condamné à huit jours de prison pour ivresse.

—Et ?

—Je me nomme Antoine Mollet, et vous comprenez que tout le monde va croire que c'est moi.

—Pas ceux qui vous connaissent, j'aime à le croire.

—Non, pas ceux qui me connaissent ; mais, les autres.

—Les autres, ne vous connaissant pas, je crois qu'il est difficile pour eux de.....

—Voilà ! voulez-vous mettre dans votre papier que Antoine Mollet, 43 ans, peintre, qui a été condamné hier par la Cour du Recorder, n'est pas Antoine Mollet, 27 ans, cordonnier, demeurant rue....., n°..... ?

—C'est bien, on le mettra, bonjour.

—Ah ! pendant que vous écrivez, mettez donc que j'ai reçu de nouvelles chaussures françaises, que je puis vendre à très bon marché

—Mais c'est tout simplement une réclame que vous voulez ?

—Non, non, une toute petite rétraction.

* * *

Le cas précédent est l'un des plus communs et un de mes collègues, fatigué de ces réclamations stupides, libella ainsi un jour la *rétraction* demandée :

“ Nous avons annoncé hier que M. A. B....., peintre, avait été condamné à huit jours de prison pour ivresse ; nous sommes heureux d'apprendre au public, sur la demande de M. A. B....., que le dit homonyme, cordonnier, n'a pas subi, cette fois-ci, de condamnation pour avoir été trouvé ivre dans la rue.”

La *rétraction* a été trouvée très convenable.

* * *

—Mais, mon cher, me dit à l'instant un confrère, qui lit par dessus mon épaule ce que j'écris, venez de vous exposer à mille réclamations nouvelles.

—Expliquez-vous, de grâce, quel est mon nouveau crime.

—Malheureux, l'exemple que vous citez...

—Eh bien ?

—Tous les peintres et cordonniers vont vous en vouloir à mort. D'aucuns croiront même que vous avez pour but de les insulter.

—Allons donc ! Vous les coloniez : je dis cordonnier comme je dirai tout autre artisan ou tout homme de profession. Vous n'êtes pas de votre époque et nous ne sommes plus au temps où l'on disait : bête comme un épicier. L'épicier,

le peintre, le boulanger, etc., de nos jours, ont la même valeur que n'importe qui. Nous sommes tous égaux.

—C'est vrai, mais voyez donc quelles injures vous vous êtes attirées dernièrement encore en parlant théâtre.

—Quant à cela, vous savez parfaitement comme moi qu'en ce qui regarde la raison, la société se divise en deux classes : les gens d'esprit et les imbéciles, et pourvu que j'aie l'approbation des premiers je me moque des seconds.

* * *

On m'a déjà fait le reproche d'être très difficile en tout, mais j'ai au moins cette excuse : que je ne trouve rien de bien en ce que je fais moi-même, différant beaucoup en cela de ceux qui s'admirent toujours.

Je suis tout à fait de l'avis d'Alphonse Karr qui disait, un jour, à un de ses amis : “ J'admire peu, monsieur : — c'est que je garde ma vénération “ pour les choses grandes, — pour les choses “ vraies.”

* * *

C'est justement en vertu de ce principe que je suis avec intérêt les efforts que font deux hommes de talent, pour produire des choses vraies et bonnes.

Le premier, M. Wiillard, professeur de déclamation, dont la réputation est maintenant bien assise, fait répéter en ce moment *Le maître de Forges*, de G. Ohnet. Les personnes dont il a su s'entourer pour interpréter ce chef-d'œuvre, appartiennent au meilleur monde et ont toutes les qualités requises : intelligence, instruction et distinction.

Cette représentation, qui aura lieu en mai, sera donnée au bénéfice de l'Hôpital Notre-Dame. Je vous en reparlerai.

Le second, M. Pégou, professeur de musique, arrivé d'Europe depuis quelques mois, vient de monter : *Richard Cœur de Lion*, ce vieil opéra de Grétry, toujours jeune, comme tout ce qui est bon.

Comme j'écris cette causerie avant et que vous la lirez après les représentations, je suis forcé de remettre à la semaine prochaine un compte-rendu de cet évènement dans le monde artistique.

* * *

Hier, profitant du soleil, j'ai fait une promenade autour de la montagne, le ciel était bleu, le soleil était chaud, cent ruisselets, descendant en cordons capricieux, se brisaient sur les cailloux en faisant jaillir une étrange harmonie, avant d'aller se perdre dans le courant, à la voix plus grave, au bord du chemin. Les rares taches de neige ressortaient sur le fond noir de la terre découverte, les squelettes des arbres semblaient moins secs qu'aux jours d'hiver, des oiseaux voltigeant de-ci de-là, très affairés et parlant une langue ravissante, s'abattaient sur la route, saisissaient un brin de paille ou de foin et s'enfuyaient à tire-d'aile dans l'espace, pour aller bâtir leurs chalets dans les buissons.

Quelques rêveurs, émus comme moi de cette esquisse de la nature, ébauchée par le soleil, et qui va devenir tableau splendide dans quelques jours, s'arrêtèrent en entendant un bruit de roues.

C'est sans doute, disions-nous, le char du Chevalier Printemps, venant des pays embaumés pour faire ses semailles sur la colline nue.

Non ; au détour du chemin, une voiture noire s'avance lentement ; au moment où la vie renait dans les champs, dans les bois et dans les cœurs, un mort va se coucher dans son lit éternel.

* * *

La tête baissée, je cheminai en pensant aux contrastes incessants que nous voyons en tout et chaque jour, quand j'aperçus, dans le creux d'un vieux sillon, une petite fleur blanche, délicate, la première que j'ai vue cette année, toute tremblotante sous les caresses du vent d'avril.

Et je me souvins des stances du poète anglais, Kirke White, sur la primevère.

Ces vers sont gracieux et renferment une pensée profonde ; laissez-moi vous en donner la traduction.

A LA PREMIÈRE PRIMEVÈRE

“ Douce fille d'un père sombre et chagrin, tes

modestes formes, si pleines de beautés délicates, furent nourries dans le tourbillon des tempêtes et bercées par le souffle des vents.

“ Lorsque le printemps, jeune et radieux, porta le premier coup au règne de l'hiver et le défia au combat, il te déposa sur ce rivage pour marquer sa victoire.

“ Dans cette profonde vallée, tu apportes les promesses de l'année ; sereine, ta délicate élégance s'épanouit au vent frais et piquant, ignorée et solitaire.

“ Ainsi la vertu pousse ses fleurs au milieu des tempêtes de la froide adve'sité, dans quelque vallée isolée de la vie ; elle élève sa tête, obscure, sans qu'on la remarque.

“ Tandis que chaque brise qui souffle sur elle purifie encore la blancheur immaculée de son sein, et la fortifie pour supporter, tranquille, les maux de la vie.”

J'ai emprunté cette traduction d'un livre délicieux, *Primavera*, de M^{me} Marie Maryan, que je vous recommande, si vous ne l'avez déjà lu.

* * *

Vous parlerai-je des affaires du Nord-Ouest ?

A quoi bon !

On ne sait rien, tout le monde est inquiet, et les nouvelles les plus contradictoires nous arrivent tous les jours. On ne pense plus, on ne raisonne plus — on attend.

La première page du MONDE ILLUSTRÉ de cette semaine est toute d'actualité.

En haut, le portrait de Mgr Taché, cet observateur profond, dont on a si malheureusement négligé les avis.

L'évêque de Saint-Boniface n'a cessé en effet de renseigner les hommes d'Etat sur la situation des Métis et des Sauvages du Nord-Ouest ; il a signalé tous les nuages qui s'amoncelaient et qui viennent de crever.

Il a dit cent fois que la position faite à ces malheureux enfants de la prairie devenait de plus en plus intenable ; il a répété sans cesse que la famine régnait dans les tribus et a rappelé que la faim est mauvaise conseillère.

Mais, bast ! qu'importe tout cela à des gens qui dînent tous les jours et se plaignent même de ne pas avoir assez d'appétit !

Aujourd'hui, l'orage éclate.

Au-dessous du portrait de Mgr Taché, voyez ces deux Métis sur le qui-vive ; leur œil perçant sonde l'horizon, le moindre mouvement, le plus petit point noir, dans la plaine sans fin, ne leur échappe jamais. Le doigt sur la détente, malheur à qui sera visé, c'est un homme mort. La balle du Métis va toujours droit au but.

Dans le coin à droite, un homme de la police montée. Il se retourne inquiet, il interroge l'espace, mais il n'a pas les sens délicats de son ennemi insaisissable, invisible.

Quand la rencontre aura lieu, la partie ne sera pas égale.

* * *

Triste nouvelle pour terminer. Oscar Dunn est mort !

Vous l'avez tous lu et aimé ce charmant écrivain. Il est mort dans la force de l'âge, à quarante-deux ans.

Voici comment s'exprime M. Achintre, dans un article consacré à la mémoire de cet ami regretté :

“ Les morts vont vite ! dit la ballade allemande.

“ Jamais en effet la sinistre moissonneuse ne faucha plus dru dans nos rangs. Jeunes et vieux, riches et pauvres, elle ne respecte ni l'âge ni les conditions, et chaque jour nous devons enregistrer une nouvelle victime.

“ Hier c'était un vieillard, le doyen du barreau de Montréal, l'honneur de sa ville et de sa race, M. C.-S. Cherrier. Aujourd'hui, c'est un homme dans toute la force de l'âge et la plénitude du talent, M. Oscar Dunn, secrétaire du département de l'Instruction publique.

“ Représentez-vous la foudre tombant au milieu de la sérénité d'un ciel pur, et vous aurez l'effet de la stupéfaction et de la douloureuse surprise que la dépêche annonçant la mort de M. Oscar Dunn, a produite ici à Montréal, parmi ses nombreux amis.

“ C'est à sa résidence, rue Saint-Louis, à Québec, vers midi, qu'à eu lieu ce dénouement inat-

tendu. Nous disons inattendu, car rien ne faisait prévoir une fin si prochaine ; la veille encore, il s'était rendu à son bureau comme de coutume.

“ C'est aux suites d'un anévrisme que le défunt a succombé. Connu de tous par la réputation que lui avait acquise un talent littéraire véritablement sérieux, aimé par ceux qui, ayant vécu dans son intimité, ont pu apprécier la délicatesse de son caractère, la générosité de son cœur et la fierté de sa vie, ce regretté confrère et ami ne laisse que des regrets.”

LÉON LEDIEU.

(Pour le Monde Illustré)

LE TESTAMENT D'UN VIEUX GARÇON

RÉCIT

(Suite et fin)

DES neveux intéressés ne manquaient pas d'insinuer que si Pascal s'était montré si généreux, c'est qu'il avait des visées sur la fortune de son oncle, qu'il se montrait trop orgueilleux, qu'il lui devait plus d'égards.

Jean-Marie Bouët, comme tous les vieux garçons, était un peu égoïste. En flattant son orgueil, ses neveux mal intentionnés firent dans son cœur plus de progrès que n'en avait fait Pascal avec son modeste dévouement pendant un an.

— Je ne donnerai pas grand-chose à Pascal, disait Jean-Marie Bouët. Que ferait-il d'un héritage ? Du reste, je lui ai remboursé pleinement mon année de pension. Une fortune lui ferait perdre la tête.

Pascal avait d'autres pensées.

— Mon oncle est un digne homme, seulement il n'est guère religieux. N'y aurait-il pas moyen d'en faire un bon chrétien ?

Il alla donc le voir.

Quand il arriva, Pascal trouva son oncle dangereusement malade. Les autres neveux étaient déjà à l'affût, pensant bien que la succession qu'ils convoitaient depuis si longtemps allait enfin tomber entre leurs mains. La survenance de Pascal, qu'ils prirent pour un concurrent, leur donna la mauvaise humeur.

L'épouse de Pascal, avant le départ de son mari, lui avait dit :

— Mon ami, prends garde de froisser notre oncle ; il est riche et il peut nous faire beaucoup de bien. Nous avons deux filles à marier et un fils à établir. Ne vas pas contrecarrer ses idées, tu nous feras tort. Le bon Dieu n'exige pas tant que cela.

— Tu voudrais donc, lui répondit-il assez sévèrement, que je mette en balance le salut éternel de mon oncle avec quelques milliers de piastres ! que, par crainte de perdre une fortune, je sois assez sot de le laisser se damner à jamais !

Aux premiers mots de religion que Pascal prononça devant Jean-Marie Bouët, celui-ci se fâcha.

— Te voilà bien avec tes curés et ta confession, je n'ai pas eu besoin de cela pour vivre, je n'en ai pas plus besoin pour mourir. Je n'ai rien à me reprocher. Laisse-moi mourir comme j'ai vécu, en honnête homme. Et qui donc t'a chargé de me moraliser ?

Pascal répondit avec calme qu'il ne désirait que le bien de son oncle ; que son oncle serait mille fois plus heureux s'il reportait à Dieu tous les actes qu'il avait faits jusqu'ici pour satisfaire sa conscience ; qu'il lui avait déjà dit maintes fois qu'il avait la foi ; mais qu'une foi sans œuvres est une foi morte ; que jamais la confession n'avait fait de mal à personne ; au contraire, mais qu'elle rendait la paix de l'âme à ceux que le remords torturait ; que, en redevenant chrétien, il rehaussait par la même sa qualité de citoyen.

Jean-Marie Bouët ne répondit rien ; mais il parut vivement contrarié. Il envoya chercher, non le curé, mais son notaire, à la grande joie des cousins de Pascal, qui ne doutèrent pas qu'il n'eût complètement déshérité monsieur le congréganiste, comme ils l'appelaient dédaigneusement.

Le soir venu, tandis que tout le monde reposait, Pascal fut mandé auprès de Jean-Marie Bouët, qui se trouvait plus mal.

— Va vite me chercher un prêtre, lui dit le mourant.

En cinq minutes, le curé, qui se tenait prêt à toute éventualité, fut au chevet de Jean-Marie

Bouët, qui se confessa, reçut les derniers sacrements et rendit à Dieu, deux jours après, son âme consolée, sans souffler mot de ses dernières volontés.

Aussitôt qu'il fut mort, maître Abadie, le notaire, réunit tous les héritiers pour leur lire le testament.

Il était conçu dans les termes suivants :

“ Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.”

Les neveux se regardèrent étonnés, ce commencement les déroutait complètement, mais en même temps il réjouissait Pascal.

“ Ceci est mon testament et l'acte de ma dernière volonté ;

“ Parce que mes neveux et nièces, à l'exception de Pascal, ne m'ont entouré de soins que dans l'espérance d'hériter de ma fortune, ainsi que le prouve leur conduite quand ils m'ont cru ruiné ;

“ Parce qu'ils ont agi par égoïsme, sans se préoccuper de mon salut et sans s'inquiéter de ce qui adviendrait de moi après ma mort, pourvu que cette mort les rendit riches ;

“ Parce que, seul, mon neveu Pascal m'a traité avec le dévouement d'un fils, lorsqu'il me crût réduit à la misère ;

“ Parce que, au risque d'encourir ma disgrâce et de se voir déshériter, il m'a engagé à régler mes affaires avec le bon Dieu, aussi honorablement que je les avais réglées avec mes semblables ;

“ Parce que c'est grâce à lui que je meurs en paix ;

“ Attendu du reste que mes autres neveux et nièces sont déjà riches et que Pascal est pauvre ;

“ Pour toutes ces raisons, j'institue mon neveu Pascal mon légataire universel de ma fortune, qui s'élève, tant en bien, meubles et immeubles, qu'en argent et valeurs déposés en la banque de Montréal, à la somme de trois cent mille piastres, suivant l'inventaire joint au présent testament ;

“ A la charge par lui de donner cinq cents piastres à chaque vieux garçon, âgé de plus de quarante et de moins de cinquante ans, qui se mariera dans les six mois qui suivront mon décès.”

STANISLAS COTÉ.

Imité de M. de Margerie.

CAUSERIE

DEPUIS quelques années le printemps ne nous apporte que des menaces de guerre. Dès que paraît le premier hanneton, on peut, presque à coup sûr, prédire l'arrivée de ces bruits-là. Mais cette année, il y a du luxe dans le programme. Ouvrez les journaux : Tout à la guerre ! c'est, entre la Russie et l'Angleterre, un constant échange de provocations.

Vous dites : dans les journaux : ce n'est pas grave. Oui et non : c'est une question de circonstances. J'admire, quant à moi, la belle confiance de l'Angleterre : au moment où les autres commencent à trembler, elle se rassure. Je veux dire que la force d'âme de la race anglaise croît avec le péril. Jamais la grandeur de ce péril ne l'étonne : elle n'est jamais plus résolue non plus que quand il faut tenir tête de deux ou trois côtés à la fois.

* *

On a dit qu'elle pourrait bien chercher dans une guerre en Asie un prétexte pour se tirer honorablement du gâchis égyptien. Ce serait de la politique de Gribouille, qui se jette dans l'eau pour se mettre à l'abri de la pluie, le Mahdi étant à tous égards infiniment moins à craindre que la Russie. Puis ce n'est pas elle, après tout, qui a cherché le conflit avec la Russie, mais il est possible que la Russie, voyant l'Angleterre fort empêtrée dans les affaires d'Égypte, ait jugé le moment favorable pour enfourcher son dada.

Toujours est-il que, comme on dit : Le torchon brûle ! Ce qu'il y a de particulier avec l'Angleterre, c'est qu'au début d'une guerre on se demande toujours où, sauf l'argent, elle va prendre tout ce qu'il lui faut pour faire et soutenir la guerre. Elle commence avec un minimum, elle finit avec un maximum. A mesure qu'une guerre se développe, elle trouve de nouveaux et de plus puissants moyens pour y pourvoir. C'est en quoi elle diffère d'autres puissances, qui déploient un grand appareil militaire et s'épuisent vite.

Parmi les injures qu'échangent les journaux russes et les journaux anglais, il en est qui sont bien d'un peuple riche. “ Vous voulez nous faire la guerre, disent aux Russes les Anglais, parce que vous êtes dans de très mauvaises affaires et qu'il vous faut un prétexte honnête pour faire banqueroute. C'est une façon de nous mettre cette banqueroute sur le dos, de nous en rendre moralement responsables vis-à-vis de l'Europe et de vos créanciers.” L'argument doit avoir du succès à la Bourse de Londres. La Russie ne peut pas y répondre “ du même tonneau,” car, de l'argent, l'Angleterre en a toujours, comme elle a toujours des armes, des munitions, des troupes et des vaisseaux.

* *

Dans la révolte de l'Inde, elle avait été prise tout à fait au dépourvu, parce qu'elle n'avait pas cru à cette révolte, et elle avait en quelque sorte perdu toutes ses possessions. Un peu plus, et il ne lui serait resté que le fort Williams, de Calcutta, berceau de sa grandeur dans l'Inde. D'autres puissances auraient jeté le manche après la cognée, car les choses étaient au pis et les ennemis de l'Angleterre triomphaient de la voir ainsi humiliée. Mais, loin de désespérer, elle trouva plus simple de reconquérir l'Inde entière, et elle n'y manqua point.

On peut tout présumer d'elle, et elle le prouve en ce moment même, où, toute embarrassée qu'elle est au Soudan avec ces fanatiques qui donnent du fil à retordre à ses généraux, elle “ montre les dents ” à la Russie et envisage sans pâlir l'éventualité d'une lutte avec ce “ colosse.”

* *

Mais vous figurez-vous une pareille guerre ! Nous n'y sommes pour rien, elle ne nous est de rien, et nous tremblons à l'idée d'un pareil choc : quel printemps, mes amis, quel printemps !

Et voilà les Chinois, qu'on croyait si près de faire la paix, qui, au lieu de continuer à se faire battre régulièrement comme il convient à des Chinois qui se respectent, se regimant à leur tour et infligent des échecs à leur vaillant adversaire ! Où allons-nous, quelle heure est-il ! comme dit le matelot d'Eug. Sue, et qu'est-ce que l'on nous veut avec tout ce gâchis !

* *

Eh bien ! si c'est là cette paix que l'on prometait il y a quinze ans, quand se termina la grande guerre entre la France et l'Allemagne, ce repos auquel il semblait que l'esprit batailleur de la France eût seul jusque-là fait obstacle, on a certes le droit de se plaindre. “ Quand la France est tranquille, disait-on, tout est tranquille ” : or, elle est fort tranquille, puisqu'elle n'a que ses deux guerres lointaines de Chine et de Madagascar, et l'Europe n'en est pas moins inquiète. On pourrait même dire que, considérant l'immense péril d'une guerre entre les deux colosses, l'Angleterre et la Russie, elle est plus inquiète que jamais. J'ai bien peur que sa destinée soit de n'être jamais tranquille.

BERTRAM.

RESSEMBLEZ ET NE RESSEMBLEZ PAS

Il y a, dit un Anglais, trois choses auxquelles une femme doit ressembler, et auxquelles aussi elle ne doit pas ressembler.

D'abord elle doit ressembler à l'escargot qui garde constamment sa maison ; mais elle ne doit pas, comme l'escargot, mettre sur son dos tout ce qu'elle possède.

En second lieu elle doit ressembler à un écho, qui ne parle que lorsqu'on l'interroge ; mais elle ne doit pas, comme l'écho, chercher à avoir toujours le dernier mot.

Troisièmement, enfin, elle doit être comme l'horloge de la ville, d'une exactitude et d'une régularité parfaite ; mais elle ne doit pas, comme l'horloge, faire assez de bruit pour être entendue de toute la ville.

Ce temps-ci n'est pas encore l'invasion des barbares : ce n'est que l'invasion des saltimbanques. — E. et J. DE GONCOURT.



LA GUERRE DU SOUDAN.-La Retraite de l'Armée Anglaise.

LA
PORTEUSE DE PAIN

— 0 —
PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)

— 0 —
XXXIII

HT toi, voyons, qu'est-ce que tu fais ?
Dame toujours la même chose.
Quelle chose ?
Ovide regarda Jacques avec étonnement.
Comment, quelle chose ? s'écria-t-il, as-tu donc perdu la boussole ? Tu sais bien que je suis mécanicien.

L'ex-contremaître se mordit les lèvres.
—C'est vrai, répliqua-t-il, je suis absurde. Excuse-moi, c'est qu'en ce moment j'avais une distraction.

—Il n'y a pas de mal à ça.
—Et où vas-tu ?

—A New-York, travailler de mon état d'ajusteur mécanicien.

—Tu espères trouver facilement du travail ?

—Je n'aurai pas besoin d'en chercher, j'en ai sur la planche.

XXXIV

—Comment cela ? demanda Jacques Garaud.

—Je suis embauché pour le compte d'un ingénieur du pays, qui s'appelle James Mortimer, répondit Ovide.

—James Mortimer ! répéta l'ex-contremaître.

—Tu le connais ?
—De vue, oui ; c'est, je crois, ce monsieur grisonnant qui est accompagné d'une si charmante jeune fille.

Ovide se mit à rire et frappa vigoureusement du plat de sa main l'épaule du faux Paul Harmant. En même temps il s'écriait :

—Ah ! t'as remarqué ça, toi, ma vieille branche ! Eh bien ! t'as bon goût ! Oui, oui, elle est jolie, la petite demoiselle. plus jolie que la Pierrette, hein ?

—Qui ça la Pierrette ? fit Jacques sans réfléchir.

Le Dijonnais eut peine à réprimer un geste de surprise.

—Comment, t'as oublié la Pierrette ? dit-il ensuite. Celle qui avait un si fameux béguin pour ta figure !

—Ah ! oui, oui, la Pierrette ! répondit Jacques avec un rire contraint. Je n'y pensais plus. C'est si loin, tout ça.

—Si loin. Pas déjà tant, se disait Ovide en écoutant cette réponse. C'est particulier, on dirait qu'il ne se souvient de rien, le cousin. Quand on lui parle de n'importe quoi, il a l'air d'un ahuri de Chaillot. Tout de même, c'est drôle, c'est bien drôle.

A l'expression du visage de son interlocuteur, Jacques comprit qu'il venait de commettre une nouvelle et grave imprudence. Il se hâta de renouer l'entretien, afin de ne pas laisser Ovide à ses réflexions.

—Comme ça, dit-il, tu vas travailler à New-York chez l'ingénieur James Mortimer ?

—Un engagement de trois ans, en qualité de mécanicien-ajusteur. Les Américains ne valent pas les Français pour la précision, et il paraît que James Mortimer (un inventeur aussi, comme toi !) a combiné une machine à guillocher d'un nouveau

modèle qui doit enfoncer toutes celles existant jusqu'à présent.

En entendant les derniers mots prononcés par Ovide, Jacques Garaud tressaillit visiblement.

—Une machine à guillocher ! répéta-t-il avec étonnement et inquiétude.

—Oui, tu dois connaître cela à fond, toi qui as travaillé à Genève, où on les a perfectionnées.

—En effet, je connais cela à fond.

—Moi aussi, et comme j'en ai monté et ajusté plusieurs, le particulier m'a fait un engagement de trois ans à cinq cents francs par mois.

L'ex-contremaître était devenu songeur.

—Quelle espèce de machine à guillocher l'Américain a-t-il inventée ? demanda-t-il.

—Il n'a rien inventé, il a perfectionné seulement.

—Quels sont les perfectionnements imaginés par lui ? A-t-il trouvé le moyen de guillocher l'argenterie façonnée en ronde bosse ?

—Ah ça, tu vas te taire, cousin ! fit Ovide en riant et en donnant une poussée à Jacques.

—Une association avec ce particulier-là tout bonnement. Tu as de l'idée et de l'acquis. Tu es travailleur. Tu pourras te faire dans la fabrique une position de premier ordre. La fille est jolie et bien dotée. Eh ! eh ! qui sait ? Il n'y a que les honteux qui perdent, vois-tu ! Ah ! si j'étais un " monsieur " comme toi.

Tout en parlant au faux Paul Harmant Ovide l'examinait avec une attention presque soupçonneuse. En ce moment Jacques avait ôté son chapeau et s'essuyait le front. Le contremaître de M. Labroue, nos lecteurs ne peuvent l'avoir oublié, avait, à l'aide d'une teinture, changé la nuance de ses cheveux. Personne n'ignore que l'application de la teinture doit être renouvelée souvent, par l'excellente raison que les cheveux poussant chaque jour reprennent à la racine leur couleur naturelle. Jacques était teint depuis cinq jours.

Ses cheveux avaient poussé. En conséquence, une ligne rougeâtre apparaissait entre la peau du front et le reste de la chevelure d'un superbe ton noir.

Ovide avait un coup d'œil perçant. Dès son premier regard il avisa cette particularité. De la chevelure ses yeux descendirent à la barbe. Mais là, il ne put rien constater d'anormal. Le visage était rasé de frais, Jacques Garaud ayant la précaution de faire sa barbe chaque matin. Ovide pensait.

—Saperlipopette, en voilà une bien bonne ! On jugerait que le cousin se teint. Il était cependant bien brun quand je l'ai connu. Pas possible que ses cheveux aient tourné au rouge ! Qu'est-ce que ça signifie ? c'est de plus en plus drôle ! Faudra éclaircir la chose.

Jacques était devenu songeur. L'entretien lui semblait s'être prolongé outre mesure.

—Allons, cousin, nous nous reverrons, dit-il en tendant la main à Ovide Soliveau.

—Est-ce que nous nous quittons comme ça ? demanda ce dernier. Ça me paraît un peu froid. On aurait bien pu trinquer. Moi, je n'ai pas le droit de descendre au buffet des premières, ce qu'ils appellent un " Bar," mais rien ne t'empêche de venir à notre cantine. Allons, ne fais pas le fier. Ça va-t-il ?

—Soit ! dit Jacques, n'osant refuser.

—A la bonne heure ! Tu es un zig !

Le Dijonnais passa son bras sous celui de son prétendu cousin et le conduisit à la cantine. L'entretien ne fut pas long. On vida une bouteille de vin de Bordeaux, puis Jacques, prétextant l'heure

du dîner, se retira. Tout en regagnant les premières classes, il se disait :

—J'ai affronté le péril, mais je crois qu'il existe des doutes sur mon identité dans l'esprit de cet homme. Je dois m'attacher ce malencontreux personnage par tous les moyens possibles, un très sérieux péril me menace de ce côté. Ah ! si je pouvais le tenir à ma discrétion !

Et il descendit au salon où se trouvaient comme de coutume James Mortimer, et sa fille la blonde Noémi. De son côté Ovide réfléchissait aussi. Jacques ne s'était point trompé en lui croyant des doutes. Ces doutes, ou plutôt ses soupçons, étaient faibles encore, mais ils pouvaient grandir et devenir dangereux. L'ouvrier parisien, ou plutôt le Dijonnais devenu Parisien, avait à deux reprises trouvé singulièrement étranges les absences de mémoire de son cousin Paul Harmant, mais il



Comment s'appelle le breuvage lui-même ? (Page 406, col. 1.)

—Pourquoi ?

—Une machine à guillocher les rondes bosses, les talons renversés, les gorges, les ornements brutes, tu sais bien que ce n'est pas possible, toi qui est du métier.

—C'est difficile en effet, mais non pas impossible.

—Tu crois ?

—Tout peut se trouver.

—Eh bien ! trouve ça, et tu seras vite millionnaire.

—Est-il riche, ton futur patron ?

—Autant que la Banque de France, à ce qu'il paraît. Il a des ateliers comme il n'y en a nulle part à New-York, et il compte sur sa machine perfectionnée pour doubler tout ça. Sais-tu ce qu'il te faudrait à toi, cousin ?

—Quoi donc ?

aurait eu vite oublié ces absences, si la particularité de la chevelure teinte ne fût venue en dernier lieu donner un corps à ses défiances.

—Ah ! saperlipopette, oui ! murmurait-il en se promenant à grands pas sur le gaillard d'avant, une cigarette aux lèvres, il est bigrement changé, le cousin, et il a l'air tout singulier ! Comment ne se souvient-il pas que je suis mécanicien, puisque nous exécutons tous les deux le même état ? Comment ne se souvient-il pas de la Pierrette qui faisait des bêtises à cause de lui ? Et il se teint ! Ses cheveux sont rouges sous le noir. j'ai vu ça ! Parole d'honneur, foi d'Ovide Soliveau, c'est louche ! Si ça n'était vraiment pas mon cousin ? Si c'était un particulier qui se soit payé le nom de Paul Harmanant qu'on disait décédé à Genève ?

Ovide interrompit son monologue, ralentit le pas, laissa s'éteindre sa cigarette et réfléchit.

—Mais quelle raison le ferait agir ? reprit-il au bout d'un instant. Voilà ce qu'il m'est impossible de comprendre. Je dois me tromper. C'est égal, je voudrais bien le faire jaser, ce paroissien-là, il a un air mystérieux qui ne me va guère. Il a fait fortune en six ans. C'est épatant tout de même. Je sais bien que ça arrive, mais c'est bigrement rare. Je creuserai ça ! je me payerai une petite enquête. Il faut savoir profiter de l'occasion quand on a l'idée fixe de s'arrondir un joli magot. Moi, j'ai l'idée fixe, et si l'occasion se présente...

Le Parisien fit une nouvelle pause, sans achever sa phrase, et ses regards semblèrent chercher quelqu'un sur le pont. Ils s'arrêtèrent sur un homme de soixante-cinq ou soixante-dix ans qui portait en bandoulière un petit sac de cuir, à serrure.

—La voilà, l'occasion demandée ! poursuivit Ovide en dardant sur l'escarcelle un regard étincelant de convoitise. J'ai vu le contenu de ce sac... il y a là-dedans au moins soixante mille francs en or et en billets de banque. Il suffirait de trouver un bon truc pour couper la courroie, empocher le contenu et jeter le contenant à la mer. L'opération réussie, je voyagerais en première classe, je fumerais des cigares à "cinquante" centimes, et j'aurais une "pelure" coupée dans le grand chic par un tailleur cher ! Oh ! l'occasion, comme ça peut vous retaper un homme !

En ce moment le porteur de la sacoche effleura en passant Ovide, qui frissonna de cupidité mais ne fit pas un mouvement.

XXXV

Le Dijonnais roula dans ses doigts une cigarette, hocha la tête et reprit :

—Ça ne m'étonnerait guère d'apprendre que le cousin a rencontré une occasion, lui ! Je voudrais bien connaître l'invention qui lui a fait gagner le gros lot ! Ca doit être rigolo.

Tout en allumant sa cigarette il marchait à petits pas. Il fit halte soudain près de deux personnages qui causaient à mi-voix, assis un peu à l'écart près du bordage du gaillard d'arrière. Ce groupe était composé d'un Indien du Canada, au visage cuivré, portant le costume de son pays, et d'un jeune homme de vingt-cinq ans environ.

Le Canadien paraissait avoir atteint un âge avancé déjà. Ses cheveux étaient grisonnants, ses joues creuses ; ses yeux brillaient de fièvre dans la cavité de leurs orbites, et tout son corps semblait agité d'un frisson convulsif. Il tenait à la main une fiole remplie d'un liquide de couleur d'or. Le jeune homme, un médecin français qui allait tenter la fortune en Amérique, lui parlait.

—Ainsi vous êtes miné par la fièvre depuis dix années, lui disait-il, et vous n'avez pour la combattre que ce breuvage ?

—Oui, répondit l'Indien en français, et c'est à ce breuvage que je dois de vivre encore. Lorsque la fièvre augmente, j'en prends cinq ou six gouttes seulement et le mal se passe, la faiblesse diminue.

—Quelle est cette liqueur ?

—Une infusion de plantes qu'on trouve dans nos montagnes.

—Savez-vous le nom de ces plantes ?

—Dans ma langue maternelle seulement.

—Comment s'appelle le breuvage lui-même.

—Il a plusieurs appellations, entre autres celle-ci : "Liqueur de vérité."

—"Liqueur de vérité," répéta le jeune médecin, qu'est-ce que ça signifie ?

—Cela se rapporte à l'une des propriétés de cette infusion de plantes.

—Laquelle ?

—Si l'on boit une cuillerée de cette liqueur mélangée à un liquide quelconque, vin, bière ou eau-de-vie, ce mélange surexcite le cerveau au point d'y amener une sorte de folie passagère, qui dure plus ou moins longtemps, parfois quelques minutes seulement, parfois une heure. Tant que dure cette folie, on est pris du besoin de parler, de raconter le passé et le présent, de confesser ses pensées les plus intimes ; aussitôt qu'elle cesse, on ne se souvient plus de rien. Dans nos tribus, l'homme que l'on accuse d'avoir menti pour une chose grave est contraint d'avalier une cuillerée du breuvage que voilà. Pris aussitôt d'un délire irrésistible, il parle sans le savoir et il avoue son mensonge, sa faute ou son crime. Voilà pourquoi cette liqueur s'appelle "liqueur de vérité."

—C'est très curieux, dit le jeune médecin.

Ovide Soliveau, profondément attentif sans en avoir l'air, n'avait pas perdu un mot de l'entretien des deux causeurs et des explications fournies par le Canadien.

—Saperlipopette ! murmura-t-il, très curieux, oui, mais pas neuf ! Je la connais, la liqueur du vieux ! Elle a servi, au boulevard, dans un "mélo" où Dumaine était épatant ! Et moi qui trouvais ça bien imaginé ! Paraîtrait qu'ils n'inventent rien, ces auteurs ! N'empêche que si j'avais de cette drogue et que j'en fasse boire au cousin, il m'expliquerait pourquoi ses cheveux ont changé de couleur et me raconterait comment il a fait fortune. Bref, je connaîtrais son passé, et je saurais ce qu'il a dans le ventre.

Les deux hommes s'étaient remis à causer. Ovide prêta l'oreille de nouveau. Le Canadien poursuivait :

—La liqueur de vérité a bien d'autres vertus, une entre autres, très remarquable.

—Laquelle ? fit le médecin pour la seconde fois.

—Versée pure sur une blessure, elle la cautérise violemment d'une façon presque instantanée. On a vu des fils de nos tribus, mordus par des serpents venimeux, guéris dès que quelques gouttes de la liqueur avait touché la plaie.

—Mais c'est la panacée universelle ! s'écria le jeune médecin avec un rire qui décelait pas mal de scepticisme et d'incrédulité railleuse.

—Ne riez point ! fit le Canadien d'une voix grave. Je vous ai dit vrai, et vous pourrez vous en convaincre.

—Comment ?

—En en faisant l'épreuve.

—Pour faire l'épreuve il faudrait en avoir. Voulez-vous m'en céder ?

—Cela m'est impossible. Je n'en ai que juste ce qu'il faut pour continuer mon traitement.

—Je serais pourtant très curieux d'expérimenter et d'analyser ce médicament étrange. Où pourrais-je m'en procurer ?

—Vous allez à New-York ? demanda le Canadien.

—Oui.

—Eh bien, écrivez ce que je vais vous dire.

Le jeune médecin tira de sa poche un agenda et un crayon et s'apprêta à prendre des notes. De son côté Ovide, tournant le dos aux causeurs, en avait fait autant. Le Canadien dicta :

—"Chuchillino, Onzième avenue, numéro 24."

—Qu'est-ce que ce Chuchillino ?

—Un homme de ma tribu qui a quitté le Canada

pour venir trafiquer à New-York, il fait venir des montagnes la "liqueur de vérité" et la vend à peu près au poids de l'or. Ainsi, il vous fera payer trois livres sterling une fiole pas plus grande que celle-ci...

—C'est effroyablement cher, en effet, mais je l'achèterai quand même. Je veux posséder cette liqueur.

Ovide avait inscrit le nom et l'adresse sur son calepin.

—Et moi donc ! se dit-il, je donnerais soixante-et-quinze francs de bon cœur pour pouvoir administrer à mon cousin une cuillerée de cette drogue bavarde. Histoire de lui délier la langue et de savoir un peu ce qu'il a dans son sac.

La cloche du bord se mit à sonner, annonçant

l'heure du repas pour les passagers des deux classes. Le Canadien et le médecin français se levèrent pour gagner l'entrepont. Ovide remit son calepin dans sa poche et les suivit.

Tandis que ceci se passait sur le gaillard d'arrière du "Lord Maire," Jacques Garaud, redescendu au salon de conversation, avait enfin trouvé l'occasion d'adresser la parole à Noémi Mortimer, la fille de l'ingénieur millionnaire. A la suite de ce que venait de lui dire Ovide Soliveau, son prétendu cousin, son désir d'entrer en relations avec James Mortimer avait singulièrement grandi. Il fallait à tout prix savoir quels étaient les perfectionnements apportés par lui à la machine à guilocher. Jacques Garaud, le voleur, l'incendiaire, l'assassin, rêvait d'arriver, non seulement à la fortune, mais à une haute situation industrielle. L'ambition, de tout temps, chez lui, à l'état latent, grandissait rapidement. Il se disait :

—Je suis sur la route de la fortune. Je ne m'arrêterai pas. Je marcherai vers le but convoité d'un pas toujours plus ferme et toujours plus rapide !

Ce qu'il avait volé ne comptait déjà plus pour lui. Pas tout à fait deux cent mille francs ! Belle affaire, en vérité ! Il lui fallait des millions, et il les aurait. Le hasard, cette fois, lui vint en aide. La blonde Noémi s'était mise au piano, tandis que James Mortimer causait avec deux ou trois Américains de sa connaissance. La jeune fille étudiait les motifs d'une opérette en ce moment fort en vogue à Paris. Jacques, très amateur de spectacle, avait vu deux fois cette opérette, et, comme il possédait une grande mémoire musicale, il en savait par cœur tous les airs. Il vint s'asseoir à une très faible distance de la jeune fille, pour l'écouter mieux. Noémi s'était, à plusieurs reprises, aperçue que le passager la regardait avec un plaisir manifeste. Il avait la tenue d'un gentleman, il voyageait en première classe, pourquoi se serait-elle offensée de son admiration secrète ? Aussi, elle ne songeait point du tout à s'en offenser. Peut-être même, en sa qualité de fille d'Eve, y prenait-elle un innocent plaisir. En voyant Jacques l'écouter attentivement elle rougit un peu, ce qui la rendit encore plus jolie, et n'interrompit pas son morceau, et même un connaisseur aurait pu signaler dans son jeu plus de "brio." Le morceau achevé, et tandis que vibrait encore l'instrument, Jacques se pencha vers la musicienne.

—On voit, mademoiselle, lui dit-il, que vous avez habité la France, et non seulement la France, mais Paris.

La jeune fille leva ses grands yeux blues sur le personnage qui se permettait de lui adresser la parole sans lui avoir été présenté ; chose contraire à tous les usages. Mais elle ne se montra point choquée, et demanda d'une voix douce, avec un demi-sourire :

—A quoi voit-on cela, monsieur, s'il vous plaît ?

—A ce que vous n'interpréteriez pas cette musique d'une façon tellement vivante, entraînée, si vous ne l'aviez entendue à Paris, dans le théâtre même où elle a été créée. J'y retrouve toutes les nuances de mon cher pays.

—Ah ! vous êtes Français, monsieur ?

—Oui, mademoiselle.

—Eh bien ! vous avez raison, monsieur. J'ai entendu ces motifs à Paris, au théâtre des Bouffes. Ils m'ont paru charmants et je les ai retenus.

—Vous avez une mémoire prodigieuse.

—Pour ce qui me plaît, oui. Et beaucoup de choses m'ont plu en France.

XXXVI

—Avez-vous longtemps habité Paris, mademoiselle ? poursuivit Jacques Garaud.

—Trois mois seulement, répondit Noémi. C'est à peine si j'ai pu voir ce que la grande ville offre de plus curieux. J'aurais voulu y passer une année, au moins, mais il n'a pas été possible à mon père de donner satisfaction à mes désirs. Ses affaires le rappellent à New-York, où je vais rentrer un peu malgré moi, après ce trop court voyage.

—Je comprends cela, quoique je m'éloigne sans regrets de Paris.

—Vous ne quittez pas la France pour toujours ! —Pour toujours, j'espère bien que non, mais pour un laps de temps dont je ne puis quant à présent déterminer la durée, qui sera longue, je crois. Moi aussi je vais à New-York.

—Vous y avez des parents ?
—Pas un seul.
—Des amis du moins ?
—Je n'y connais personne.
—Ah ! fit la jeune fille.

Jacques continua :

—Je suis mécanicien, et je me propose de faire des études dans différentes maisons dont on vante les merveilleuses inventions, la maison Mortimer surtout.

Noémi regarda son interlocuteur en souriant.

—Parlez-vous de la maison James Mortimer ? demanda-t-elle.

—Oui, mademoiselle. La maison James Mortimer, dont le chef possède en Europe la réputation d'un homme de génie.

—Connaissez-vous celui de qui vous faites un si bel éloge ?

—Non, mademoiselle. Comment le connaîtrais-je, puisque je vais pour la première fois en Amérique ? répliqua l'ex-contremaître avec un aplomb superbe.

—Et votre intention est de vous rendre chez lui en arrivant à New-York.

—Ma première visite sera pour lui, mademoiselle. Je me réclamerai du titre de très humble confrère du grand homme, et je le prierai de vouloir bien me permettre de visiter, en admirateur qui veut s'instruire, ses splendides ateliers.

—Alors, continua la jeune fille avec un nouveau sourire, alors, il vous serait sans doute agréable d'être présenté à James Mortimer, introduit comme nous disons, nous autres Américains ?

—Rien ne me serait plus agréable, je l'avoue, une présentation en règle m'éviterait un moment d'embarras facile à comprendre.

—Et que je comprends. Mais je vous affirme que James Mortimer aime infiniment les Français.

—Vous en êtes sûre ?

—Oh ! parfaitement sûre, et je vous offre d'être votre introductrice auprès de lui.

—J'accepte avec reconnaissance. Vous le connaissez beaucoup, mademoiselle ?

—Beaucoup, et je l'aime de tout mon cœur. C'est mon père.

Ces derniers mots, avons-nous besoin de le dire, amenèrent un petit coup de théâtre prévu de nos lecteurs. Le faux Paul Harmant joua la stupeur en comédien consommé.

—Votre père ! s'écria-t-il ensuite. Ah ! mademoiselle, quelle surprise ! Qui pouvait s'attendre ?... Si j'avais su...

—Auriez-vous parlé de mon père autrement que vous ne l'avez fait ? demanda Noémi en riant.

—Non, certes ! puisque mes paroles exprimait ma pensée tout entière.

—C'est donc avec la certitude de vos sentiments de sympathie très vive pour mon père, que je vais vous présenter à lui.

—J'en serai bien fier et bien heureux, mademoiselle, et je bénis le hasard qui amène ce rapprochement impossible à prévoir.

—Comment vous nommez-vous, monsieur ?

—Paul Harmant.

—Venez avec moi.

Noémi quitta le tabouret du piano et, suivie de l'ex-contremaître, se dirigea vers James Mortimer, toujours absorbé dans sa conversation avec son ami l'Américain.

—Pardonnez-moi, messieurs, d'interrompre un instant votre entretien, dit-elle aux deux hommes. Mais je désire, mon père, vous présenter quelqu'un.

—Quelqu'un ? répéta Mortimer un peu surpris.

—Oui quelqu'un qui fait le voyage de France à New-York tout exprès pour vous rendre une visite. Le hasard a permis que monsieur, sans me connaître, fût conduit à m'expliquer le but de son voyage, et j'ai pensé qu'il ne fallait pas lui laisser continuer ce voyage sans le mettre en rapport avec l'homme que si justement il tient en haute estime. Mon père permettez-moi de vous présenter un Français, monsieur Paul Harmant mécanicien comme vous.

(La suite au prochain numéro.)

Calino a couché son maître :

—Quand monsieur voudra que je le réveille, monsieur voudra bien sonner !.....

DEVANT LA MER

Comme une coupe d'or, voici que le soleil
Se penche vers la mer pour y puiser encore
Le sang jeune et pourpré de la nouvelle aurore
Dont la lèvre du jour attend le flot vermeil.

A l'astre déclinant mon désir est pareil
Qui, las de rayonner dans le vide sonore,
Pour fuir tes cieus cruels, ô toi qu'en vain j'adore,
En attendant la mort descend vers le sommeil.

Mais le ressouvenir de ta beauté profonde
S'ouvre à sa chute, ainsi qu'un océan dont l'onde
Retrempe sa blessure et le fait plus amer.

Il renaitra, pareil au jour qui se rallume,
Ruiselant de sang clair à l'Orient qui fume,
Ainsi que le soleil remonte de la mer.

ARMAND SYLVESTRE.

LA RETRAITE DE L'ARMÉE ANGLAISE

(Voir gravure)

LES troupes anglaises sont en pleine retraite. Les victoires d'Abou-Kléa et de Kerbikan ont été sans lendemain. La colonne Buller est retournée à Korti, détruisant tout sur son passage, comblant les puits afin d'arrêter les Soudanais lancés à sa poursuite. De son côté, la colonne Brackenbury, après être parvenue au bout de deux mois de marche à douze lieues d'Abou-Ahmed, a été rejointe par un courrier de lord Wolseley, lui intimant l'ordre de ne pas pousser plus loin et de battre en retraite sur Korti.

Ces marches et contremarches sont l'indice du profond découragement qui accable l'état-major anglais. On aurait compris que toute l'armée se portât en masse sur Abou-Ahmed, le point le plus rapproché de Souakim, dans l'espoir de tendre la main à l'armée de secours qui se forme sur le littoral de la mer Rouge. Mais se confiner à Korti, se replier sur Dongola, à l'endroit où la courbe du Nil s'étend dans l'Ouest, c'est volontairement s'éloigner de Souakim et se condamner à refaire un jour cette route du Nil que la colonne Brackenbury a eu tant de peine à ouvrir. Quant à reprendre le chemin à travers le désert de Bayuda, parcouru par la colonne Buller, le général Wolseley y renonce pour toujours.

Le chemin de fer qui doit sauver cette armée en détresse ne sera pas construit à temps. Les deux cents kilomètres qui séparent Souakim de Ariab, indépendamment d'une lutte de chaque jour avec les bandes d'Osman Digma, comme le démontre notre gravure, offrent des difficultés de terrain insurmontable dans un délai aussi court. Au delà de Ariab, il faudra parcourir une route à peine tracée dans les sables mouvants et d'une longueur de quatre-vingt sept kilomètres ; passé l'oasis, il y a quatre-vingt-trois kilomètres de désert aride pour arriver jusqu'à Berber.

Deux ou trois combats heureux ne leur ouvriront pas plus la route Berber que les victoires de Earle et de Stewart n'ont ouvert les chemins de Khar-toum et d'Abou-Ahmed. Le général Wolseley doit renoncer à pacifier le Soudan. Malade, atteint d'une ophtalmie, on pressent son prompt retour en Angleterre. On ne songe plus à Londres qu'à faire en sorte que la retraite ne se transforme pas en un désastre, presque inévitable en raison des difficultés qu'éprouve l'armée anglaise harcelée sans cesse à travers les sables du désert par des bandes accoutumées à ce dangereux terrain.

CEUX QUI NOUS DÉTESTENT

Il n'y a qu'un moyen de ne pas détester ceux qui nous font du mal et du tort, c'est de leur faire du bien : on surmonte la colère par la bénignité ; on ne les change pas, eux, par cette victoire sur ses propres sentiments, mais on se dompte soi-même. Il est vulgaire de s'indigner pour son compte ; on ne doit s'indigner que pour les grandes causes. Pourquoi permettre à la malignité humaine de nous aigrir ; à l'ingratitude, à la jalousie, à la perfidie même, de nous irriter ? On n'en finit pas avec les récriminations, les plaintes ; le plus simple est de tout effacer. Il y a un mal que l'homme n'est pas tenu de punir : c'est celui dont il est victime.

AMIEL.

PRIMES DU MOIS DE MARS

LISTE DES GAGNANTS

Montréal.—Delle Antoinette Gélinas, 2247, rue Notre-Dame ; David Piché, 114, rue du Champ-de-Mars ; Joseph Richard, (\$50.00) 52, rue Saint-Louis ; Delle Rosa-Anna Pinsonneault, 2286, rue Notre-Dame ; Joseph Picotte, 20½, rue Dufresne ; Madame St-Jean, 578, rue Mignonne ; Victor Fortier, 683, rue Saint-Laurent ; Joseph Mercier, 20, rue Hunter ; Delle Julie Lachapelle, (\$25.00) 73, rue Barré ; Ferdinand Lemieux, 21½, rue Saint-Urbain ; Madame Chs Patenaude, 131, rue Canning ; David Corbeil, 11, rue Logan ; Delle Chrystine Lajoie, 49, rue Barré deux primes ; Cyrille Gervais, 253, rue Mignonne ; Thomas C. Gilmour, 414, rue des Seigneurs ; Delle Marie Lauzon, 425, rue Mignonne ; Mad. F. Lafrance, (\$5.00) 1, ruelle Saint-Henri ; Ulric Beupré, 200, rue McCord ; M. R. Blache, 149, rue Aqueduc ; Pierre Brault, 294, rue Wolfe ; J. Mercier, 214, rue Sherbrooke ; A. Lortie, 309½, rue Lafontaine ; Jos. Giroux, 820, rue Sainte-Catherine ; J. A. Michaud, 194, avenue O'Leary ; Louis St-Jean, 110, rue Sainte-Elizabeth ; Arthur Gosselin, 31, rue Saint-George ; D. Gohier, 521, rue Mignonne ; J. Ulric Laporte, 41, rue Beaudry ; Madame Georgiana Thomas, 308, rue Amherst ; Delle Alphonsine Lupien, 110, rue St-Antoine.

Québec.—Louis S. Poitras, 87, rue Richelieu.

Lévis.—Ferdinand Coté (\$2.00).

Pointe Saint-Charles.—J.-Bte Morin, 165, rue Centre.

Hochelaga.—Rosaire Beaudry, 160, rue Notre-Dame ; Madame Noël Gauvin, 1, rue St-Germain.

Sherbrooke.—Eugène Godère (\$15.00).

Ville Saint-Jean-Baptiste.—Madame Adolphe Barrette, coin des rues Cadieux et Rachel.

Saint-Edouard.—Hector Héneault.

Ville Saint-Henri.—Chs Malhiot, 1086, rue St-Joseph ; J. B. Hurtubise, 80, rue Atwater.

Burlington, Vt.—A. F. Chayer.

Valleyfield.—Dr L. A. Ouimet.

Sainte-Cunégonde.—H. Charron, 121, rue Labonté ; Jéoffroi Laberge, 35, rue du Moulin.

Saint-Alexandre.—Benoît Déchène.

Ottawa.—John A. Sawyer, du département de l'intérieur.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 69.—MÉTAGRAMME

On le voit s'élever, rêveur et poétique.
Plante précieuse et très aromatique.

No. 70.—ENIGME

Au singulier, je suis la fortune du sage,
Et des héros mon nom enflamme le courage.
Guidé par son orgueil, très souvent l'homme altier,
Pour m'avoir au pluriel, me perd au singulier.

No. 71.—DEVINETTE JEU DE MOTS

Autrefois le français XXXXX l'allemand. Hélas ! aujourd'hui, l'allemand XXXXX le français.

No. 72.—PROBLÈME.

Un poisson à la tête 8 pouces de long. Sa queue est aussi longue que sa tête et la moitié de son corps ; son corps est aussi long que sa tête et sa queue. Quelle est la longueur de ce poisson ?

SOLUTIONS :

No. 67.—La lune de miel.

No. 68.

BLANCS.

1 C 2 C D

2 F 5 F D, échec découvert et mat.

2 F 6 D, échec découvert et mat.

2 T pr. T, échec et mat.

NOIRS.

1 P 4 C D

Si : 1 T 2 D, échec

Si : 1 R 4e T

ONT DEVINE :

Problèmes.—Miles E.-M.-J. et Amélie D., Valleyfield ; Mlle Emma Cinq-Mars, Montréal ; B. Bittner, Québec ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, Montréal ; Dame Calixte Roy et Mlle Eugénie Roy, Côte-des-Neiges ; Dame Odilon Delisle, Québec.

Rébus.—Un abonné, Wotton ; Dame O. Delisle, Québec ; Jos. V., St-Jean Chrysostome (Lévis).

Echecs.—Casimir Valiquette, Montréal ; J. Dubé, Sorel.

Entendu sur la rue Notre-Dame :

—Bonjour, mon cher... Quoi de nouveau ?

—Ma belle-mère est morte.

—Plaisanterie à part.....

REBUS.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS :
La mort est la fin de tous les maux

CHOSSES ET AUTRES.

—La législature du Connecticut a repoussé le projet de loi à l'effet de donner le droit de vote aux femmes.

—On a calculé à deux millions de piastres le coût de l'encre à imprimer employée actuellement aux Etats-Unis, et nous n'en sommes pas surpris.

—D'après le recensement de 1883, la population de tout l'empire de Russie, y compris le royaume de Pologne et la Finlande, représente un total de 102 millions d'âmes.

—La population catholique de St-Boniface (Manitoba), est de 2,146 âmes, répartie entre 336 familles, dont 215 sont d'origines française, Canadiens ou Métis.

—Le czar de Russie a donné ordre dernièrement à tous les prêtres catholiques de l'empire de reconnaître formellement son autorité comme étant supérieure à celle du pape. S'ils refusent d'obéir à cet ordre, ils seront suspendus de leurs fonctions.

—Un pasteur protestant commentait la Bible dans un pensionnat de jeunes filles. "Il faut apprendre à souffrir sans se plaindre, disait-il à ses jolies disciples. Ayez toujours présentes ces paroles des Saintes Ecritures : "Si l'on vous donne un soufflet sur la joue droite, présentez aussitôt la joue gauche..."

"Mais, fit à mi-voix une espiègle de quinze ans, si c'est un baiser qu'on vous donne ?"

Le pasteur sourit et ne répondit pas.

—On vient de découvrir une application nouvelle et fort imprévue de l'électricité : Un chimiste vient d'inventer un nouveau procédé pour la fabrication du beurre. On place le lait ou la crème dans un récipient isolé, et au moyen de deux électrodes qui plongent dans le liquide, on établit le courant électrique jusqu'à ce que les particules du beurre soient séparées. A l'aide d'une machine dynamique, de la puissance de quarante éléments, on traite quarante livres de liquide en cinq minutes.

Au café.

—Qu'est-ce que M. prend ?

—Je prends froid, mon ami, fermez donc la fenêtre.

—Comment, Jean-Baptiste, vous avez encore cassé une assiette ?

Jean-Baptiste tranquillement :

—Ça ne s'use pas autrement, la vaisselle !

FLAVIEN J. GRANGER,
PAPETIER.
13 COTE ST-LAMBERT, Montréal.

Fournitures de bureau, Livres blancs, Impressions, Reliures, Papiers d'emballage. Importation sur commande, de livres publiés en Europe. Articles de Paris.

Z. E. MARTIN & DASTOUS,
MARCHANDS-TAILLEURS, MERCERIES, ETC.,
41, CARRE CHABOLLEZ, Montréal.

DR. H. E. DESROSIERS,
70, RUE ST-DENIS,
MONTREAL.

DR. J. LEROUX,
2446, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

MATHIEU FRERES, Marchands de Vins,
No 87, Rue St-Jacques, Montréal.

PRIMES MENSUELLES

DU

MONDE ILLUSTRÉ

1re Prime	-	-	\$50
2me "	-	-	25
3me "	-	-	15
4me "	-	-	10
5me "	-	-	5
6me "	-	-	4
7me "	-	-	3
8me "	-	-	2
86 Primes, a \$1	-	-	86

94 Primes \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

MATHIEU & GAGNON
MARCHANDISES DE NOUVEAUTES
En gros et en détail
106, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etoffes & Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

ON demande des Agents pour le MONDE ILLUSTRÉ dans chaque ville et village du Canada et des Etats-Unis. Une commission libérale sera donnée à tous ceux qui, par leurs efforts, augmenteront la circulation de ce beau journal de famille. Un numéro spécimen sera envoyé gratis sur demande. S'adresser à BERTHIAUME & SABOURIN, 80 rue St-Gabriel, Montréal.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT-BERTHIAUME,
No 80, Rue St-Gabriel, Montréal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS : Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

Imprimerie GEBHARDT-BERTHIAUME, 80, rue St-Gabriel, Montréal.

JOUISSEZ De la Santé et du Bonheur COMMENT ? Faites comme d'autres ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins ? "Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Détroit." M. W. Deveraux, Mechanic, Ionia, Mich.

Vos nerfs sont-ils affaiblis ? "Le "Kidney Wort" m'a guéri la faiblesse des nerfs, etc., lorsque l'on désespérait de mes jours." Mde M. M. B. Goodwin, Ed. Christian Monitor, Cleveland, O.

Souffrez-vous de la maladie de Bright ? "Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang." Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète ? "Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat." Dr Phillip C. Ballou, Moncton, Vt.

Souffrez-vous de maladies du foie ? "Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir." Henry Ward, ex-colonel 69 Gardes Nationales, N. Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos ? "Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit." C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins ? "Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la boîte." Saml Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation ? "Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans." Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria ? "Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage dans ma pratique." Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux ? "Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage." Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorrhoides ? "Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Klime m'avait recommandé ce remède." G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme ? "Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans." Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades ? "Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui on ont fait usage en disent le plus grand bien." Mde H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé Faites usage du

KIDNEY-WORT Le Purificateur du Sang.

N. GOYETTE, BOUCHER, MARCHE D'HOCHELAGA, EtauX 1 et 3.

L'administration du MONDE ILLUSTRÉ est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau: rue St-Gabriel, No. 80, Montréal.